

Les récits en images des Indiens d'Amérique du Nord

Benoît Virole

2019-2021

Dans l'histoire de l'écriture, on distingue quatre étapes qui sont décrites classiquement comme des étapes évolutives aboutissant à la forme terminale, dite la plus élevée, l'écriture alphabétique¹. L'étape primitive est celle des marques, des encoches, des nœuds, à visée pratique, numérative, sans aucun lien avec le langage parlé. La seconde étape, dite synthétique, est celle des signes écrits qui évoquent chacun une proposition. Un groupe de signes, de pictogrammes imitant les choses, vise à suggérer tout un énoncé. À la troisième étape, le signe écrit quitte la représentation des choses et encode un mot du langage parlé. L'écriture devient analytique. La quatrième étape est celle de la phonétisation, syllabique ou d'alphabétique selon la finesse de l'analyse ; les éléments graphiques, les lettres, représentent des sons élémentaires du langage parlé. Cette hiérarchie évolutive, justifiée par l'histoire de l'écriture, est critiquable. Nous voudrions suggérer à partir de l'exemple des écritures indiennes, l'intérêt d'une vision différente sur l'écriture. Dans cette perspective, les écritures pictogrammatique ne seraient pas des étapes primaires sur le chemin obligé des écritures analytiques mais des chefs d'œuvres achevés sur une autre ligne évolutive. De même qu'il ne vient plus à l'esprit d'un biologiste de comparer l'évolution de l'homme à celle de la pieuvre, car l'un et l'autre sont au sommet de trajectoires évolutives distinctes, - celle des vertébrés et les invertébrés - l'écriture pictogrammatique ne serait pas une ébauche sur le chemin de l'écriture alphabétique, mais bien une forme achevée.

1. Une version de ce texte est parue dans *Apulée*, Tra-
duire le monde, numéro 4, Zulma, 2019.

En Amérique du Nord, les premiers observateurs des sociétés indiennes ont remarqué l'existence de nombreux dessins incisés sur la pierre et composés de signes géométriques dont la fonction religieuse est attestée. Les Pueblos du Nouveau-Mexique et de l'Arizona exécutent sur le sol des dessins de nuages d'où sortent des serpents pour obtenir la pluie. Les indiens Menomini dessinent sur le sol les bêtes qu'ils vont chasser et qu'on désirent trouver et tuer en dessinant leur mise à mort. Chez les Iroquois et les Algonquins existent aussi des *wampums* des sortes d'écharpes et de ceintures colorés sur lesquelles sont dessinés des personnages et des objets. Mais les plus remarquables des écritures indiennes sont les *winter counts*, « les énumérations d'hivers », sorte d'annales en images peintes sur des peaux tendues, et reproduisant les faits marquants de chaque année. Ces images sont disposées en spirale en commençant par le centre et finissant par la spire extérieure.

La figure 1 représente un de ces *winter counts* décrivant une expédition de chasse. Le récit débute au centre de la toile (une peau de bison tendue sur un cadre) puis se déroule le long de la spirale et se termine au dernier dessin de la dernière spire.

Voici l'interprétation du récit dessiné sur ce « winter count ». Chaque numéro correspond à un pictogramme différent en partant du centre et en allant vers l'extrémité de la spirale.

1. Un jour, un indien et son épouse se querellent. La femme, symbolisée par la robe émet un signe de colère en mettant les bras en l'air. L'homme au contraire a les bras dirigés vers le bas.



Figure 1 – Une expédition de chasse

2. L'indien prend son arc et ses flèches [flèche].
3. Il s'en va [empreintes de pas parallèles].
4. Dans la forêt [trois arbres] .
5. Il neige [flocons].
6. Il aperçoit [rayon de la vue].
7. Deux tipis amis [tipis marqués] avec dans chacun d'entre eux, un indien malade, dans l'un avec une éruption cutanée [boutons sur le visage], l'autre, peut être, une maladie touchant les poumons [tâches sur le haut du corps].
8. Il s'enfuit aussi vite qu'il le peut, sans doute pour éviter la contagion (?) [traces de pas espacés comme à la course].
9. Il parvint à une rivière [ondulations du flot].
10. Il pêche un poisson [poisson stylisé par son contour].
11. Il le mange [point dans l'estomac].
12. Il reste près de la rivière deux jours [deux traits] puis encore deux jours [deux traits].
13. Après il repart [traces de pas] à nouveau.
14. Il aperçoit [rayon de la vie] un ours [empreinte de la patte d'un ours].
15. Il le tue [renversement de la patte et marque d'un point].
16. Il le mange [point dans l'estomac].

17. Il continue sa route [traces].
18. voit un village indien ennemi [deux tipis sans
marque].
19. Il l'évite en accélérant [pas plus espacés].
20. Il contourne un lac [circonférence avec une voie d'eau
en entrée et une en sortie].
21. Il aperçoit un cerf [ramure].
22. Il le tue [ramure renversé].
23. Il le rapporte [trait droit accompagnant les traces].
24. Jusqu' au tipi ami [tipi marqué].
25. Il retrouve sa femme qui lui fait bon accueil [signe
de la main] et son enfant.

Dans ce *winter count*, plusieurs procédés de représentation sont remarquables. D'abord, plusieurs de ces signes sont des imitations de gestes (mouvement des mains, des bras des personnages) mais surtout plusieurs sont des dessins de traits que l'on retrouve également à la base de la constitution des signes gestuels (par exemple, le pictogramme « voir »). Il ne s'agit pas d'une coïncidence mais bien de la prégnance du langage gestuel dans les cultures indiennes. Avant leur extermination et leur assimilation forcée, les tribus indiennes d'Amérique du Nord étaient, jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, des sociétés sans état, pour reprendre le terme de l'anthropologue Pierre Clastres. La nature sociale de ces tribus exigeait la fusion de chacun des membres à l'unité tribale, mais elle imposait comme corollaire, une guerre, intermittente mais systématique, avec les autres tribus. Cette démarcation guerrière entre les tribus a contribué à isoler les langues indiennes. Malgré des racines communes, elles ont évolué séparément de telle sorte que lors des trêves, des échanges commerciaux et des échanges d'épouses, les indiens appartenant à des tribus différentes ne se comprenaient pas. Cependant, pendant les périodes de paix, de trocs, ou en vue d'alliances contre l'envahisseur blanc, des indiens Crows pouvaient rencontrer des indiens Sioux et se comprendre en échangeant des signes gestuels. Ces signes gestuels indiens sont des sources précieuses pour la connaissance des cultures indiennes et plusieurs observateurs, militaires, savants et anthropologues, les ont précieusement notés (cf. figure 2).

De nombreux signes indiens sont similaires à ceux relevés dans les langues des signes des sourds appar-

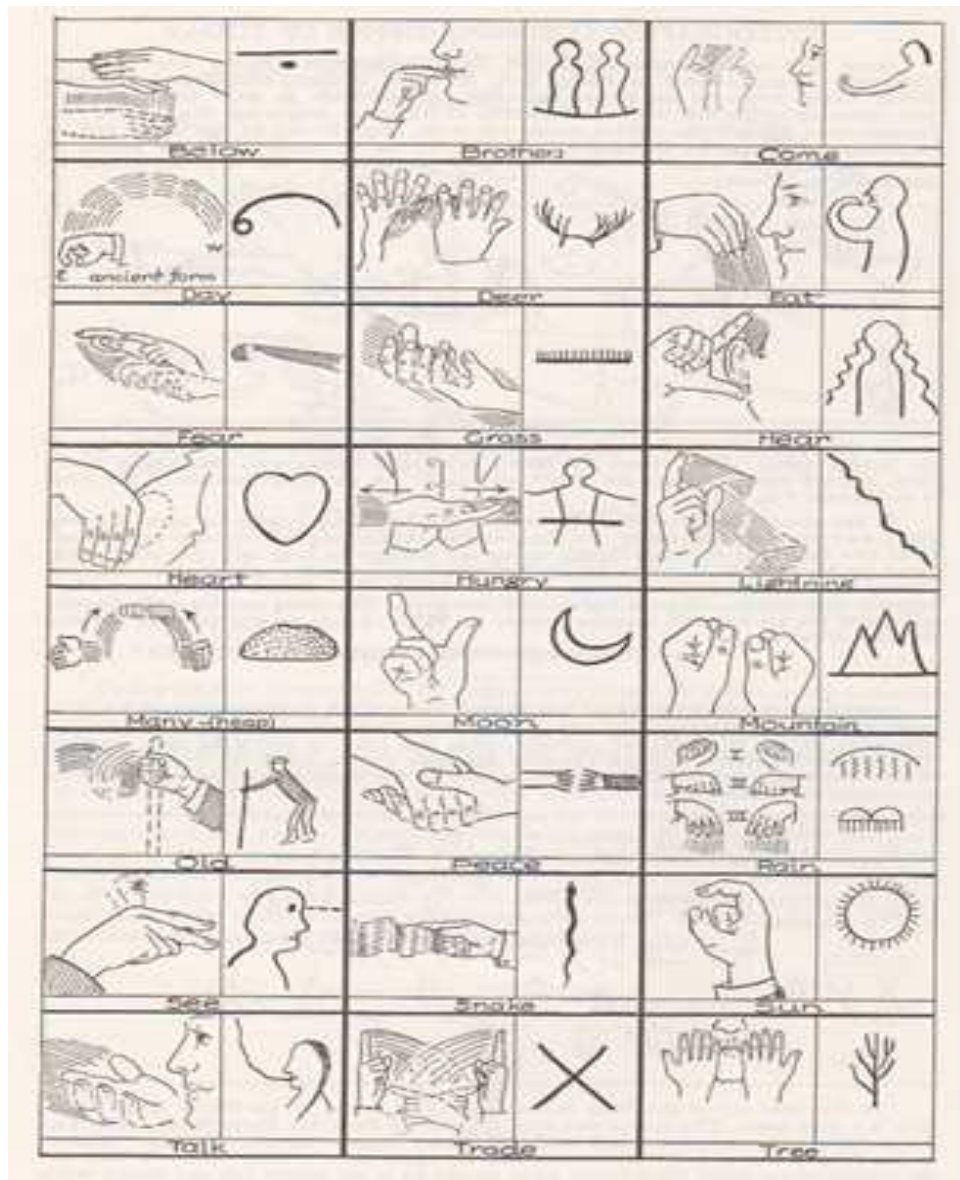


Figure 2 – Correspondance entre les signes gestuels utilisés par les tribus indiennes et les pictogrammes utilisés dans les *winter counts*, d'après Tomkins W., *Indian sign language*, 1931, Dover publications Inc, 1969.

tenant à d'autres sphères culturelles, y compris occidentales. Le fait a intrigué les observateurs qui virent dans ces analogies un argument en faveur de l'universalité du langage des signes. Les sciences cognitives contemporaines ont résolu élégamment le mystère de cette universalité relative des signes. L'imitation des actions et des objets du réel emprunte la voie de la construction interne de la représentation mentale. Les contours de forme, leurs caractéristiques les plus saillantes, ossatures de la représentation mentale, peuvent en effet être reproduits aisément gestuellement. Un poisson sera désigné par sa forme, un bison par ses cornes, la pluie par ses gouttes, une rencontre par la fusion des deux index. Une grammaire naturelle agence les signes dans l'ordre des événements, une légère inflexion du geste vers l'avant désignera le futur et un léger retrait du buste indiquera le passé. Ce principe d'iconicité explique donc l'universalité, relative, des signes dans les différentes langues gestuelles. Tout n'est pas éclairci pour autant car le choix de telle ou telle caractéristique pour créer un signe reste mystérieux. S'agit-il vraiment d'un choix orienté par une nécessité purement « cognitive » ou de motifs culturels, mythologiques, voire l'influence d'autres langues, sont-ils déterminants ?

Incluant les mêmes principes d'organisation que ceux qui président à la création des signes gestuels, les pictogrammes des *winters counts* indiens sont issus d'une pensée visuelle qui possède son propre génie. La modification de l'espacement des traces de pas du chasseur indique le changement d'allure. Des traces rapprochées signifient une marche lente, des traces éloignées désignent une course. Quand le chasseur revient à son village, une marque accompagnant ses pas désigne le fait qu'il ramène le cerf en le traînant à terre. La généralité, par exemple la forêt, est symbolisée par la conjonction de trois objets constitutifs, trois arbres. La mort d'un animal est désigné par son renversement. La durée est représentée par le défilement des événements de la nature ramenés à leur processus dynamique générateur (la pluie, la neige). Une marque binaire, peut-être purement distinctive, est utilisée pour désigner les villages amis et ennemis - on est là dans un registre proche du code arbitraire. On ne peut déchiffrer l'ensemble de ces signes que par la médiation d'une interprétation, d'une convention minimale de sens. Mais cette in-

terprétation se déduit intuitivement de la naturalité de la pensée visuelle, elle n'est pas imposée par une convention stricte et n'entrave pas l'invention individuelle. Tout fait nouveau, tout événement inédit, tout nouvel objet rencontré, peut ainsi faire l'objet d'une création pictogrammatique originale, d'une forme nouvelle, qui va *condenser* en un seul signe stylisé, la complexité d'un récit oral. Condensation, guère éloignée de celle opérant dans les rêves et permettant à partir d'une seule image onirique le déploiement de tout un contenu latent. Les écritures indiennes, comme les rêves, ne cherchent pas l'efficacité de la communication, ce qui les entraînerait vers le formalisme d'un code. Elles sont certes des inscriptions mémorielles, mais leur fonction dépasse leur usage technique, elles sont le reflet de la créativité de la pensée indienne. Partant du centre, point origine, et allant à l'extrémité libre de la spirale, espace de projection ouvert, chaque pictogramme condense une scène de la vie concrète dans l'invention d'un trait pertinent et lui confère, par son déploiement, la dimension générative d'un récit. Pourquoi situer cette écriture dans les bas fonds une hiérarchie évolutive qui mènerait à nos écritures occidentales ? N'est-elle pas une des manifestations de la singularité de ces cultures indiennes ? Est-il si difficile d'admirer, sans la situer dans un ordre évolutif, cette écriture dont la merveilleuse simplicité signe son aboutissement.

Bibliographie

- Clastres P., *Archéologie de la violence*, 1977, Éditions de l'aube, 2010.
 Diderot D., *Lettre sur les sourds et muets*.
 Tomkins W., *Indian sign language*, 1931, Dover publications Inc, 1969.
 Février J., *Histoire de l'écriture*, 1959, Payot, 1984.
 Freud S., *L'interprétation des rêves*, 1900, OC, PUF.